

INTRODUCTION A LA PENSÉE DE TEILHARD DE CHARDIN

Claude Tresmontant

Seuil 2^{ème} partie : TEILHARD PENSEUR CHRÉTIEN

2/ LA SPIRITUALITÉ p. 97-101

LA spiritualité de Teilhard est corrélative de sa vision du monde. Comme nous l'écrivions au commencement de ces pages, Teilhard est ce mystique du ^{xxe} siècle qui a su faire croître en lui, corrélativement, sa connaissance positive, scientifique, du monde, et son intelligence du mystère du Christ. A cet égard, l'attitude de Teilhard est profondément biblique : le regard que Teilhard jette sur la création est un regard biblique : le ciel et la terre enseignent la gloire de Dieu; Dieu est connaissable par l'intelligence à partir de son oeuvre. L'amour de la création, chez Teilhard, s'est développé en même temps que son amour pour le Christ. Teilhard n'a guère pratiqué la Bible, mais la rencontre n'en est que plus frappante : Teilhard a spontanément retrouvé les principes d'une mystique de type biblique.

Une expérience a été décisive pour la genèse de la pensée de Teilhard : c'est celle du schisme entre les aspirations les meilleures, les exigences les plus légitimes du monde moderne, et le Christianisme *tel qu'il était, et tel qu'il est encore trop souvent présenté*. Teilhard a ressenti d'une manière aiguë, et exprimé à son tour, cette pathologie de la Chrétienté, de la spiritualité chrétienne, que Nietzsche, Marx et Freud, pour ne parler que des plus grands, ont dénoncée si vigoureusement, et si utilement.

La spiritualité de Teilhard de Chardin peut être définie comme un effort magistral pour libérer la spiritualité et la mystique chrétiennes des restes de manichéisme qui la grèvent encore secrètement. L'hérésie, c'est la maladie de la Chrétienté. Le manichéisme est une maladie, une névrose, de la spiritualité.

De cette expérience décisive d'un déchirement, nous trouvons une expression passionnée dès les premiers écrits du Père Teilhard : « *Car enfin, pour être chrétien, faut-il renoncer à être humain au sens large et profond du mot, humain âprement et passionnément? Faut-il, pour suivre Jésus et avoir part à son corps céleste, renoncer à l'espoir que nous palpons et préparons un peu d'absolu, chaque fois que, sous les coups de notre labeur, un peu plus de déterminisme est maîtrisé, un peu plus de vérité acquise, un peu plus de progrès réalisé? Faut-il, pour être uni au Christ, se désintéresser de la marche propre de ce Cosmos enivrant et cruel qui nous porte et qui s'éclaire en chacune de nos consciences? Et une telle opération ne risque-t-elle pas de faire, de ceux qui la tenteraient sur eux-mêmes, des mutilés, des tièdes, des débilités? Voilà le problème de vie où se heurtent inévitablement, dans un cœur*

de chrétien, la foi divine qui soutient et la passion terrestre qui est la sève de tout l'effort humain.

« C'est ma conviction la plus chère qu'un désintéressement quelconque de tout ce qui fait le charme et l'intérêt les plus nobles de notre vie naturelle n'est pas la base de nos accroissements surnaturels¹. »

Dans son autobiographie spirituelle, Teilhard nous relate le conflit qu'il a lui-même expérimenté, entre le meilleur de ses aspirations humaines et une certaine spiritualité de fuite et d'évasion : *« De cette opposition je retrouve les premières traces au cours de mes années de collègue, dans mon effort pathétique pour concilier avec mon attrait pour la Nature l'évangélisme (certainement trop étroit) de l' « Imitation » dont le texte alimentait mes prières du matin. Plus tard, « juvéniste » à jersey, je considérais sérieusement l'éventualité d'un renoncement complet à la Science des Pierres, qui me passionnait alors, pour me consacrer entièrement aux activités dites « surnaturelles ». Et, si je n'ai pas « déraillé » à ce moment-là, c'est au robuste bons sens du P. T... (maître des novices) que je le dois. En fait, le P. T... se borna, en l'occurrence, à m'affirmer que le Dieu de la Croix attendait l'expansion « naturelle » de mon être aussi bien que sa sanctification, - sans m'expliquer comment, ni pourquoi. Mais c'en était assez pour me laisser les deux bouts du fil entre les mains. Et, de l'affaire, je me trouvais sauvé² »* Ce que Teilhard, avec un instinct très sûr, a refusé dès le début, c'est un Christianisme exclusivement juridique, moral, individualiste, et platonisant.

« Le Christianisme, écrivait Teilhard en 1916, est une religion cosmique³ », une « cosmogonie ». « Quel sera donc enfin, le chrétien idéal, le chrétien à la fois nouveau et ancien, qui résoudra en son âme le problème de l'équilibre vital en faisant passer toute la Sève du Monde dans son effort vers la divine Trinité?⁴ »

Certaines pages de l'oeuvre de Teilhard rappellent, en un sens, les Confessions de saint Augustin : Teilhard faisant un effort héroïque pour se délivrer de ce manichéisme secret qui hante le « milieu » dans lequel il a appris à connaître le Christianisme. *« Et ceci était, à proprement parler, l'histoire d'une conversion⁵ » « Ces pages où j'ai voulu faire passer, avec le Meilleur de mon regard sur les Choses, la solution loyale par où s'est équilibrée et unifiée ma vie intérieure, je les tends à ceux qui se défient de Jésus parce qu'ils le soupçonnent de vouloir déflorer à leurs yeux la face irrévocablement aimée de la Terre, - à ceux-là aussi qui, pour aimer Jésus, se contraignent à ignorer ce dont leur âme déborde, -*

¹ *La Vie cosmique, 1916*

² *Le Coeur de ta Matière, 1950*

³ *La Vie cosmique.*

⁴ *La Maîtrise du Monde, 1916.*

⁵ *Ibid*

⁶ *La Vie cosmique*

à ceux, enfin, qui, n'arrivant pas à faire coïncider le Dieu de leur foi et le Dieu de leurs plus ennoblissants travaux, se fatiguent et s'impatientent de leur vie partagée en des efforts obliques⁶. »

On trouve déjà dans ces pages les thèmes qui constitueront le *Milieu Divin (1927)*.

Ce qui est tragique dans la destinée de Teilhard, c'est qu'il n'a pas su situer et définir, historiquement, à ses yeux et pour son entourage, cette découverte qu'il faisait d'un Christianisme qui est tout simplement le Christianisme de la source, celui de l'Écriture sainte, des Pères, et de la plus constante tradition de l'Église. C'est ici que l'on regrette le plus que Teilhard n'ait pas reçu une formation théologique davantage biblique et patristique. Teilhard a passé sa vie à lutter contre une certaine métaphysique, une certaine théologie, et une certaine spiritualité, qui ne correspondent à rien de réel dans l'Église, sinon à un ensemble de malentendus, à un phénomène de trivialisation trop fréquent dans tout enseignement scolaire quel qu'il soit, à un phénomène sociologique de perversion de la spiritualité chrétienne, à une maladie de la Chrétienté.

Teilhard a fait l'expérience missionnaire des exigences du monde moderne en matière d'évangélisation.

« L'originalité de ma croyance est qu'elle a ses racines dans deux domaines de la vie habituellement considérés comme antagonistes. Par éducation et formation intellectuelle, j'appartiens aux « enfants du ciel ». Mais par tempérament et par études professionnelles je suis « un enfant de la Terre ». Placé ainsi par la vie au coeur de deux mondes dont je connais, par une expérience familière, la théorie, la langue, les sentiments, je n'ai dressé aucune cloison intérieure. Mais j'ai laissé réagir en pleine liberté l'une sur l'autre, au fond de moi-même, deux influences apparemment contraires. Or, au terme de cette opération, après trente ans consacrés à la poursuite de l'unité intérieure, j'ai l'impression qu'une synthèse s'est opérée naturellement entre les deux courants qui me sollicitent. Ceci n'a pas tué cela. Aujourd'hui je crois probablement mieux que jamais en Dieu, - et certainement plus que jamais au Monde. N'y a-t-il pas là, à une échelle individuelle, la solution particulière, au moins ébauchée, du grand problème spirituel auquel se heurte, à l'heure présente, le front marchant de l'humanité?⁷ »

⁷ *Comment je crois.*